Étienne de La Boétie (1530-1563) :
Discours de la servitude volontaire, 10 extraits

« Pourquoi le peuple est-il si profondément irrationnel ? Pourquoi se fait-il honneur de son propre esclavage ? Pourquoi les hommes se battent-ils « pour » leur esclavage comme si c'était leur liberté ? Pourquoi est-il si difficile non seulement de conquérir mais de supporter la liberté? »

Gilles Deleuze, « Vie de Spinoza »
in *Spinoza, philosophie pratique* (1970-1983)

Ami de Montaigne, à qui il confia son manuscrit, Étienne de La Boétie vécut de 1530 à 1563. Voici quelques extraits du texte qu'il écrivit en 1549, à l'âge de 19 ans, transcrit en français moderne par Charles Teste au XIXe siècle.

Extrait 1 (introduction)

Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire. Chose vraiment surprenante (et pourtant si commune, qu'il faut plutôt en gémir que s'en étonner) ! C'est de voir des millions de millions d'hommes, misérablement asservis, et soumis tête baissée, à un joug déplorable, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et, pour ainsi dire, ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient redouter, puisqu'il est seul, ni chérir, puisqu'il est, envers eux tous, inhumain et cruel.

Telle est pourtant la faiblesse des hommes ! Contraints à l'obéissance, obligés de temporiser, divisés entre eux, ils ne peuvent pas toujours être les plus forts. Si donc une nation, enchaînée par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul (comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans), il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien déplorer sa servitude, ou plutôt ne s'en étonner, ni s'en plaindre ; supporter le malheur avec résignation et se réserver pour une meilleure occasion à venir.

Extrait 2 — Chapitre 4, une description de la servitude des peuples

Pauvres et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies.

Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes.

Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ?

Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ; vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !) pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir.

Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser.

Les médecins disent qu'il est inutile de chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être, ai-je tort de vouloir donner ces conseils au peuple, qui, depuis longtemps, semble avoir perdu tout sentiment du mal qui l'afflige, ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons cependant à découvrir, s'il est possible, comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Extrait 3 — chapitre 7, les sources de la servitude

Ainsi les hommes qui naissent sous le joug ; nourris et élevés dans le servage sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensant point avoir d'autres droits, ni d'autres biens que ceux qu'ils ont trouvés à leur entrée dans la vie, ils prennent pour leur état de nature, l'état même de leur naissance. Toutefois il n'est pas d'héritier, pour si prodigue ou nonchalant qu'il soit, qui ne porte un jour les yeux sur ses registres pour voir s'il jouit de tous les droits de sa

succession, et vérifier si l'on n'a pas empiété sur les siens ou sur ceux de son prédécesseur.

Cependant l'habitude qui, en toutes choses, exerce un si grand empire sur toutes nos actions, a surtout le pouvoir de nous apprendre à servir : c'est elle qui a la longue (comme on nous le raconte de Mithridate qui finit par s'habituer au poison) parvient à nous faire avaler, sans répugnance, l'amer venin de la servitude. Nul doute que ce ne soit la nature qui nous dirige d'abord suivant les penchants bons ou mauvais qu'elle nous a donnés ; mais aussi faut-il convenir qu'elle a encore moins de pouvoir sur nous que l'habitude ; car, pour si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu ; tandis que l'habitude nous façonne toujours à sa manière en dépit de nos penchants naturels.

Les semences de bien que la nature met en nous sont si grêles et si minces, qu'elles ne peuvent résister au moindre choc des passions ni à l'influence d'une éducation qui les contrarie. Elles ne se conservent pas mieux, s'abâtardissent aussi facilement et même dégénèrent : comme il arrive à ces arbres fruitiers qui ayant tous leur espèce propre, la conservent tant qu'on les laisse venir tout naturellement ; mais la perdent, pour porter des fruits tout à fait différents, dès qu'on les a greffés. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité : mais cependant, le froid, le temps, le terrain ou la main du jardinier, détériorent ou améliorent toujours leur qualité ; la plante qu'on a vu dans un pays n'est souvent plus reconnaissable dans un autre.

[…]

On raconte que Lycurgue, législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, et les avait habitués, l'un au foyer domestique et l'autre à courir les champs, au son de la trompe et du cornet. Voulant montrer aux Lacédémoniens l'influence de l'éducation sur le naturel, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre. Voyez, dit-il, et pourtant, ils sont frères ! Ce législateur sut donner une si bonne éducation aux Lacédémoniens que chacun d'eux eut préféré souffrir mille morts, plutôt que de se soumettre à un maître ou de reconnaître d'autres institutions que celles de Sparte.

Extrait 4 — chapitre 8, contre l'habitude.

Pourquoi dis-je ceci ? Je ne prétends certes pas que le pays et le sol perfectionnent rien, car partout et en tous lieux l'esclavage est odieux aux hommes et la liberté leur est chère ; mais parce qu'il me semble que l'on doit compatir à ceux qui, en naissant, se trouvent déjà sous le joug : qu'on doit les excuser ou leur pardonner, si, n'ayant pas encore vu l'ombre même de la liberté, et n'en ayant jamais entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclave.

Si en effet (comme le dit Homère des Cimmériens), il est des pays où le Soleil se montre tout différemment qu'à nous et qu'après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il les laisse dans l'obscurité durant les autres six mois, serait-il étonnant

que deux qui naîtraient pendant cette longue nuit, s'ils n'avaient point ouï parler de la clarté, ni jamais vu le jour, s'accoutumassent aux ténèbres dans lesquelles ils sont nés et ne désirassent point la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu ; le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du bien, se joint le souvenir de quelque joie passée. Il est dans la nature de l'homme d'être libre et de vouloir l'être ; mais il prend très facilement un tout autre pli, lorsque l'éducation le lui donne.

Disons donc que, si toutes les choses auxquelles l'homme se fait et se façonne lui deviennent naturelles, cependant celui-là seul reste dans sa nature qui ne s'habitue qu'aux choses simples et non altérées : ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude ; comme il arrive aux plus braves courtauds qui d'abord mordent leur frein et puis après s'en jouent ; qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes, sous le brillant harnais, et, tout fiers, se rengorgent et se pavanent sous l'armure qui les couvre.

Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, se le persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais les années donnent-elles le droit de mal faire ? Et l'injure prolongée n'est-elle pas une plus grande injure ? Toujours en est-il certains qui, plus fiers et mieux inspirés que les autres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; qui ne se soumettent jamais à la sujétion et qui, toujours et sans cesse (ainsi qu'Ulysse cherchant, par terre et par mer, à revoir la fumée de sa maison), n'ont garde d'oublier leurs droits naturels et s'empressent de les revendiquer en toute occasion.

Ceux-là ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants encroûtés, de voir ce qui est à leurs pieds, sans regarder ni derrière, ni devant ; ils rappellent au contraire les choses passées pour juger plus sainement le présent et prévoir l'avenir. Ce sont ceux qui ayant d'eux-mêmes l'esprit droit, l'ont encore rectifié par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramèneraient ; car la sentant vivement, l'ayant savourée et conservant son germe en leur esprit, la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât.

Extrait 5 — chapitre 9, tyrannie et obscurantisme

Le grand Turc s'est bien aperçu que les libres et la saine doctrine inspirent plus que toute autre chose, aux hommes, le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie. Aussi, ai-je lu que, dans le pays qu'il gouverne, il n'est guère plus de savants qu'il n'en veut. Et partout ailleurs, pour si grand que soit le nombre des fidèles à la liberté, leur zèle et l'affection qu'ils lui portent restent sans effet, parce qu'ils ne savent s'entendre.

Les tyrans leur enlèvent toute liberté de faire, de parler et quasi de penser, et ils demeurent totalement isolés dans leur volonté pour le bien : c'est donc avec raison que Momus trouvait à redire à l'homme forgé par Vulcain de ce qu'il n'avait pas une

petite fenêtre au cœur par où l'on pût voir ses plus secrètes pensées. On a rapporté que, lors de leur entreprise pour la délivrance de Rome ou plutôt du monde entier, Brutus et Cassius ne voulurent point que Cicéron, ce grand et beau diseur, si jamais il en fut, y participât, jugeant son cœur trop faible pour un si haut fait. Ils croyaient bien à son bon vouloir, mais non à son courage.

Extrait 6 — chapitre 10 et 11, comment endormir ses sujets

À vrai dire, c'est assez le penchant naturel de la portion ignorante du peuple qui d'ordinaire, est plus nombreuse dans les villes. Elle est soupçonneuse envers celui qui l'aime et se dévoue pour elle, tandis qu'elle est confiante envers celui qui la trompe et la trahit. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise, morde plus tôt et s'accroche plus vite à l'hameçon, que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher et conduire à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur débite ou qu'on leur fasse goûter. C'est vraiment chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille.

Chapitre 11 - LES MOYENS QU'EMPLOYAIENT LES TYRANS POUR ENDORMIR LEURS SUJETS DANS LA SERVITUDE.

Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces alléchements étaient les moyens qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude.

Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beau tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituaient à servir aussi niaisement mais plus mal encore que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images enluminées. Les tyrans romains renchérirent encore sur ces moyens, en festoyant souvent les hommes des décuries, en gorgeant ces gens abrutis et les flattant par où ils étaient plus faciles à prendre, le plaisir de la bouche. Aussi le plus instruit d'entre eux n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la république de Platon.

Les tyrans faisaient ample largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce ; et alors c'était vraiment pitié d'entendre crier vive le roi ! Les lourdauds ne s'apercevaient pas qu'en redevant toutes ces choses, ils ne faisaient que recouvrer une part de leur propre bien ; et que cette portion même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner, si, auparavant, il ne l'eût enlevée à eux-mêmes.

Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait, au festin public, en bénissant et Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, étant contraint d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son rang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disait mot, pas plus qu'une pierre et ne se remuait pas plus qu'une souche. Le peuple ignorant et abruti a toujours été de même. Il est, au

plaisir qu'il ne peut honnêtement recevoir, tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il ne peut raisonnablement supporter, tout à fait insensible.

Je ne vois personne maintenant qui, entendant parler seulement de Néron, ne tremble au seul nom de cet exécrable monstre, de cette vilaine et sale bête féroce, et cependant, il faut le dire, après sa mort, aussi dégoûtante que sa vie, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir (se rappelant ses jeux et ses festins) qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi du moins nous l'assure Cornelius Tacite, excellent auteur, historien des plus véridiques et qui mérite toute croyance.

Et l'on ne trouvera point cela étrange, si l'on considère ce que ce même peuple avait fait à la mort de Jules César, qui foula aux pieds toutes les lois et asservit la liberté romaine. Ce qu'on exaltait surtout (ce me semble) dans ce personnage, c'était son humanité, qui, quoiqu'on l'ait tant prônée fut plus funeste à son pays que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu ; parce qu'en effet ce fut cette fausse bonté, cette douceur empoisonnée qui emmiella le breuvage de la servitude pour le peuple romain.

Aussi après sa mort ce peuple-là qui avait encore en la bouche le goût de ses banquets et à l'esprit la souvenance de ses prodigalités, amoncela les bancs de la place publique pour lui en faire honorablement un grand bûcher et réduire son corps en cendres ; puis il lui éleva une colonne comme au Père de la patrie (ainsi portait le chapiteau), et enfin il lui rendit plus d'honneurs, tout mort qu'il était, qu'il n'en aurait dû rendre à homme du monde, si ce n'est à ceux qui l'avaient tué. Les empereurs romains n'oubliaient pas surtout de prendre le titre de tribun du peuple, tant parce que cet office était considéré comme saint et sacré, que parce qu'il était établi pour la défense et protection du peuple et qu'il était le plus en faveur dans l'état. Par ce moyen ils s'assuraient que ce peuple se fierait plus à eux, comme s'il lui suffisait d'ouïr le nom de cette magistrature, sans en ressentir les effets.

Extrait 7 – Chapitre 12, « nos tyrans à nous »...

Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui, qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux. Vous connaissez fort bien le formulaire dont ils ont fait si souvent et si perfidement usage. Et bien, dans certains d'entre eux, il n'y a même plus de place à la finesse tant et si grande est leur impudence.

Les rois d'Assyrie, et, après eux, les rois Mèdes, ne paraissaient en public que le plus tard possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser en cette rêverie les gens qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils n'ont point encore vues. Ainsi tant de nations, qui furent assez longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux, s'habituèrent à les servir, et les servaient d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient quel était leur maître, ou même s'ils en avaient un ; de manière qu'ils vivaient ainsi dans la crainte d'un être que personne n'avait vu.

Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient ainsi et se transformaient en bateleurs. Et cela pour inspirer, par ces formes étranges, respect et admiration à leurs sujets, qui, s'ils n'eussent pas été si stupides ou si avilis, n'auraient dû que s'en moquer et en rire. C'est vraiment pitoyable d'ouïr parler de tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie ; de combien de petits moyens ils se servaient pour cela, trouvant toujours la multitude ignorante tellement disposée à leur gré, qu'ils n'avaient qu'à tendre un piège à sa crédulité pour qu'elle vint s'y prendre ; aussi n'ont-ils jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie, que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour une vérité avérée ? Ils crurent fermement que l'orteil de Pyrrhus, roi d'Epire, faisait des miracles et guérissait des maladies de la rate. Ils enjolivèrent encore mieux ce conte, en ajoutant : que lorsqu'on eût brûlé le cadavre de ce roi, cet orteil se trouva dans les cendres, intact et non atteint par le feu. Le peuple a toujours ainsi sottement fabriqué lui-même des contes mensongers, pour y ajouter ensuite une foi incroyable.

Bon nombre d'auteurs les ont écrits et répétés, mais de telle façon qu'il est aisé de voir qu'ils les ont ramassés dans les rues et carrefours. Vespasien, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fit, disent-ils, des choses miraculeuses. Il redressait les boiteux, rendait clairvoyants les aveugles, et mille autres choses qui ne pouvaient être crues, à mon avis, que par des imbéciles plus aveugles que ceux qu'on prétendait guérir.

Les tyrans eux-mêmes trouvaient fort extraordinaire que les hommes souffrissent qu'un autre les maltraita. Ils se couvraient volontiers du manteau de la religion et s'affublaient quelquefois des attributs de la divinité pour donner plus d'autorité à leurs mauvaises actions.

[...]

Nos tyrans à nous, semèrent aussi en France je ne sais trop quoi : des crapauds, des fleurs de lys, l'ampoule, l'oriflamme. Toutes choses que, pour ma part, et comme qu'il en soit, je ne veux pas encore croire n'être que de véritables balivernes, puisque nos ancêtres les croyaient et que de notre temps nous n'avons eu aucune occasion de les soupçonner telles, ayant eu quelques rois, si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, bien qu'ils soient nés rois, il semble que la nature ne les aient pas faits comme les autres et que Dieu les ait choisis avant même leur naissance pour leur confier le gouvernement et la garde de ce royaume.

[...]

Mais pour revenir à mon sujet, duquel, je ne sais trop comment, je me suis tant éloigné, n'est-il pas évident que, pour se raffermir, les tyrans se sont continuellement efforcé d'habituer le peuple non seulement à l'obéissance et à la servitude, mais encore à une espèce de dévotion envers eux ? Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens employés par les tyrans pour asservir, n'est guère mis en usage par eux que sur la partie ignorante et grossière du peuple.

Extrait 8 — chapitres 12/13, structure de la domination

[…] fin du chapitre 12

Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de gens à pied, en un mot ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais bien toujours (on aura quelque peine à le croire d'abord, quoique ce soit exactement vrai) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui assujettissent tout le pays.

Chapitre 13

Il en a toujours été ainsi que cinq à six ont eu l'oreille du tyran et s'y sont approchés d'eux-mêmes ou bien y ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les complaisants de ses sales voluptés et les co-partageants de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef, qu'il devient, envers la société, méchant, non seulement de ses propres méchancetés mais, encore des leurs.

Ces six, en ont sous eux six cents qu'ils dressent, qu'ils corrompent aussi comme ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille qu'ils élèvent en dignité, auxquels ils font donner, ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers publics, afin qu'ils favorisent leur avarice ou leur cruauté, qu'ils les entretiennent ou les exécutent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal, qu'ils ne puissent se maintenir que par leur propre tutelle, ni s'exempter des lois et de leurs peines que par leur protection.

Grande est la série de ceux qui viennent après ceux-là. Et qui voudra en suivre la trace verra que non pas six mille, mais cent mille, des millions tiennent au tyran par cette filière et forment entre eux une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'à lui. Comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une pareille chaîne, d'amener à lui tous les Dieux. De là venait l'accroissement du pouvoir du sénat sous Jules César ; l'établissement de nouvelles fonctions, l'élection à des offices, non certes et à bien prendre, pour réorganiser la justice, mais bien pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie.

En somme, par les gains et parts de gains que l'on fait avec les tyrans, on arrive à ce point qu'enfin il se trouve presque un aussi grand nombre de ceux auxquels la tyrannie est profitable, que de ceux auxquels la liberté serait utile. C'est ainsi qu'au dire des médecins, bien qu'en notre corps rien ne paraisse gâté, dès qu'en un seul endroit quelque tumeur se manifeste, toutes les humeurs se portent vers cette partie véreuse : pareillement, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits friponneaux et de faquins perdus de réputation, qui ne peuvent faire mal ni bien dans un pays, mais ceux qui sont possédés d'une ardente ambition et d'une notable avarice se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux.

Extrait 9 — chapitre 14, l'asservissement des uns par les autres

C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Ils est gardé par

ceux desquels il devrait se garder, s'ils n'étaient avilis : mais, comme on l'a fort bien dit pour fendre le bois, il se fait des coins du bois même.

Tels sont ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Non que ceux-ci ne souffrent souvent eux-mêmes de son oppression ; mais ces misérables, maudits de Dieu et des hommes, se contentent d'endurer le mal, pour en faire, non à celui qui le leur fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent rien.

Et toutefois, quand je pense à ces gens-là, qui flattent bassement le tyran pour exploiter en même temps et sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi surpris de leur stupidité que de leur méchanceté. Car, à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de la liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains la servitude ? Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur sordide avarice, et puis, qu'ils se regardent, qu'ils se considèrent en eux-mêmes : ils verront clairement que ces villageois, ces paysans qu'ils foulent aux pieds et qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je que ceux-là, ainsi malmenés, sont plus heureux et en quelque sorte plus libres qu'eux.

Le laboureur et l'artisan, pour tant asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent, coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses propres désirs.

Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui complaire, il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires et puisqu'ils ne se plaisent que de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, forcent leur tempérament et le dépouillent de leur naturel. Il faut qu'ils soient continuellement attentifs à ses paroles ; à sa voix ; à ses regards, à ses moindres gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à suivre ou imiter tous ses mouvements, épier et deviner ses volontés et découvrir ses plus secrètes pensées.

Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme bien né, mais encore pour celui qui n'a que le gros bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie !

Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fut à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et, comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent pouvoir se dire possesseurs de biens, et ils oublient que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous, et de ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne.

Extrait 10 — Conclusion : « montrer toujours un visage riant et avoir le coeur transi »

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran ; ils admirent tout étonnés

l'éclat de sa magnificence, et, alléchés par cette splendeur, ils s'approchent, sans s'apercevoir qu'ils se jettent dans la flamme, qui ne peut manquer de les dévorer. Ainsi l'indiscret satyre, comme le dit la fable, voyant briller le feu ravi par le sage Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et se brûla.

Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir se jette sur la lumière parce qu'il la voit briller, éprouve bientôt, comme dit Lucain, qu'elle a aussi la vertu de brûler. Mais supposons encore que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il faut rendre compte et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi des favoris, qui d'ordinaire, non contents d'enlever la place des autres, leur arrachent encore et leurs biens et leur vie.

Comment se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, à l'aspect de si grands dangers et avec si peu de garantie, veuille prendre une position si difficile, si malheureuse et servir avec tant de périls un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre, est-ce grand Dieu ! Être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde : avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour éventer la mine de ses concurrents, pour dénoncer qui trahit le maître ; rire à chacun, s'entre craindre toujours, n'avoir ni ennemi reconnu, ni ami assuré ; montrer toujours un visage riant et avoir le cœur transi : ne pouvoir être joyeux et ne pas oser être triste.